



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^e ARRONDISSEMENT
FONDÉE EN 1898

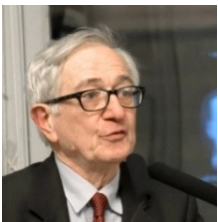
LA LETTRE D'INFORMATION

N 38 – AVRIL 2024

VISITEZ NOTRE SITE : <https://www.sh6e.com/>

MOT DU PRÉSIDENT

Bruno Delmas



Chers amis,

Lors de notre assemblée générale, le 14 mars dernier, Philippe Laromiguière, nous a annoncé qu'il quittait sa fonction de trésorier, après quatorze ans, au cours desquels il a informatisé la comptabilité de la Société et pris soin de nos finances de façon impeccable et rigoureuse.

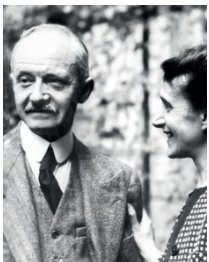
Nous tenons, ici, à le remercier tout particulièrement : sans lui la société n'aurait pas pu fonctionner aussi bien et vous offrir ses nombreux services.

S'il n'est pas dévoreur de temps pour une société comme la nôtre, le travail du trésorier est indispensable à son bon fonctionnement et exige précision, rigueur et régularité.

C'est pourquoi, je fais appel à tous nos sociétaires : l'un d'entre vous accepterait-il de prendre en charge la succession de Philippe Laromiguière ? qu'il me contacte dès que possible et de toutes façons avant l'été.

ACTIVITÉS

CONFÉRENCES À VENIR



VIE D'UNE FAMILLE DU VI^e PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

DAVID GAULTIER, ARCHIVISTE AU CENTRE NATIONAL DES ARCHIVES DE L'ÉGLISE DE FRANCE

Photographie de Jean et Yvonne Gaultier

Jeudi 25 avril à 18 h00 précises

C'est par la correspondance de ses grands-parents, Jean et Yvonne, que David Gaultier a découvert leur vie dans le 6^{ème}. Dès 1913, Jean Gaultier installe son cabinet d'avocat place Saint-Sulpice et se spécialise dans le conseil aux commissaires-priseurs.

En 1922, il épouse Yvonne à la Mairie du 6^{ème}.

Le couple s'établit au 70, rue Madame et huit enfants naissent de ce mariage. À travers cette correspondance on découvre ce que pouvait être alors la vie quotidienne des habitants de notre arrondissement.

***Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure.
L'entrée est libre, sans réservation.***



Jeudi 16 mai à 18 h00 précises

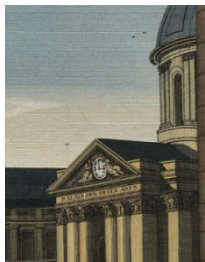
SUR LES TRACES DU SCULPTEUR PRADIER (1790-1852) DANS LE VI^e ARRONDISSEMENT

CLAIRE PRADIER, FONDATRICE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DU SCULPTEUR PRADIER

Pradier par Fouques, Musée d'art et d'histoire de Genève, Don de Paul-Adolphe Marin, 1879

Né à Genève d'une famille de protestants français, Jean-Jacques Pradier, apprenti graveur, s'installe à Paris chez son frère, lui-même graveur, rue Jacob en 1807, entre dans l'atelier de sculpture de François Lemot à l'École des beaux-arts, obtient le premier prix de Rome. En 1814, il termine sa formation à l'Académie de France à Rome. Rentré à Paris, il se fixe dans le VI^e, 4 bis rue des Beaux-Arts, son atelier est 3 rue Neuve-de-l'Abbaye. Il acquiert rapidement une grande notoriété. Il succède à Lemot à l'École des beaux-arts. En 1827, il est élu à l'Académie des beaux-arts.

Parmi ses nombreuses œuvres, on peut admirer l'ensemble sculpté du fronton du palais du Luxembourg.



Jeudi 20 juin à 18 h00 précises

DU COLLÈGE MAZARIN À L'INSTITUT, UN PALAIS EN RÉVOLUTION

PATRICK LATOUR, ADJOINT AU DIRECTEUR DES BIBLIOTHÈQUES DE L'INSTITUT, CHARGÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE

VUE DU PALAIS DES BEAUX-ARTS, gravure de Courvoisier.

La Révolution française, sans jamais officialiser la fermeture définitive du collège fondé en 1661 par Mazarin, a néanmoins provoqué sa disparition au début des années 1790. Le sort des bâtiments érigés par Le Vau a fait alors l'objet de multiples interrogations et de quelques projets.

Alors que la Bibliothèque Mazarine, première bibliothèque publique de France, non seulement restait ouverte mais prospérait, diverses institutions de nature diverses se succédaient dans le reste des locaux jusqu'à l'installation, en 1805 de l'Institut de France. C'est le tableau de ces quelques années que se propose de tracer Patrick Latour



Vous pouvez revoir nos conférences en « replay », elles sont en ligne sur la chaîne Youtube de la mairie du 6^{ème}, et accessibles via notre site. La mise à jour des disponibilités y est régulièrement faite.

Il suffit simplement de se rendre sur notre site <https://www.sh6e.com/> à la page *Conférences*, et de **cliquer sur ce bandeau PROGRAMME ET « REPLAYS »**, ou directement à la page suivante : <https://www.sh6e.com/conference-programme-replays>



Dernière conférence en ligne : du 14 mars 2024 :

**LE BAL DES QUAT'ARTS,
L'ART EN FÊTE À L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS**

PAR ISABELLE CONTE, DOCTEUR EN HISTOIRE DE L'ART



Chroniques des rues disparues du VI^{ème} arrondissement

Les rues Neuve-Guillemin et Beurrière

Le percement de la rue de Rennes et du boulevard Saint-Germain a modifié en profondeur la topologie du quartier autour de Saint-Germain-des-Prés et entraîné en 1867 la disparition, partielle ou totale, d'une dizaine de vieilles rues. C'est le cas de deux courtes voies au tracé parallèle qui reliaient la rue du Four à la rue du Vieux-Colombier.

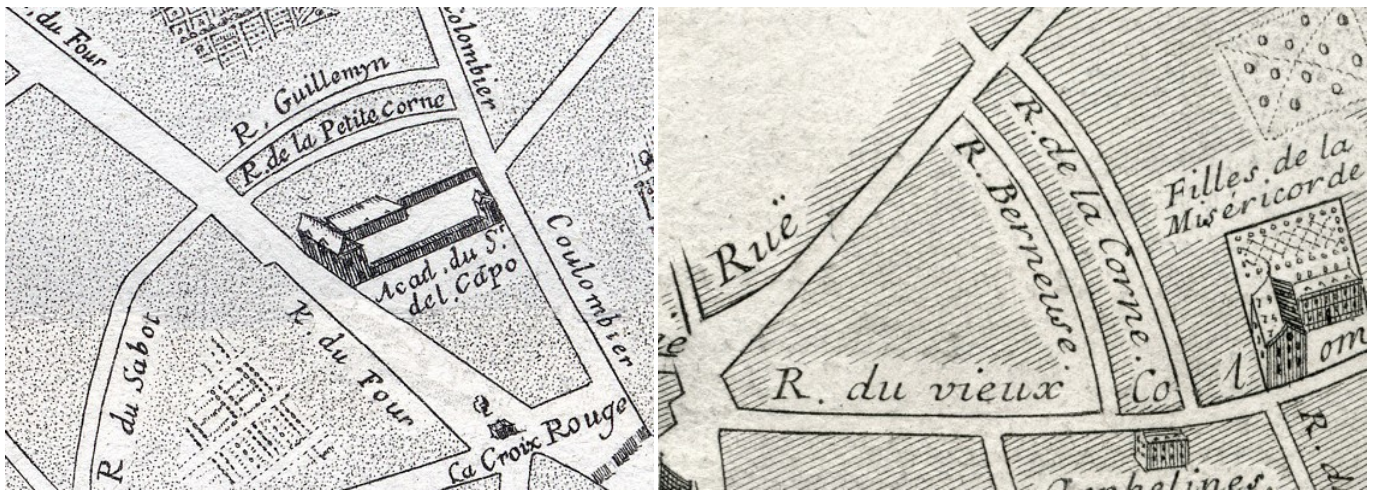


Extrait du Plan de topographie historique du VI^e. Document Sh6.

La rue Neuve-Guillemin

Elle commençait rue du Four, face à la rue du Sabot, affichait un léger coude sur sa droite, et allait se jeter dans la rue du Vieux-Colombier à la hauteur du n°10, face à l'extrémité gauche de la caserne des Pompiers.

Son appellation a varié au cours des siècles. Le Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments des frères Félix et Louis Lazare, dans son édition de 1844, précise qu'elle s'était appelée rue de la Corne, en raison d'une enseigne de corne de cerf qu'on voyait au coin de la rue du Four. Peut-être le coude qui déviait sa trajectoire y était-il aussi pour quelque chose. Le topographe Jean de la Caille lui donne cette appellation sur son plan de 1714. Mais auparavant, son confrère Jacques Gomboust l'avait représentée en 1652 sous le nom de rue Guillemyn qui, selon les frères Lazare, serait celui d'une famille propriétaire d'un grand jardin longeant un de ses côtés. En 1734 elle retrouve son appellation d'origine sur le plan de Turgot, avant de s'enrichir de l'épithète « Neuve ».



Plan de Gomboust, 1652. Doc. C. Chevalier - Plan de La Caille, 1714. Doc. J. Callais

Avec ses étroits trottoirs, pavés tout comme sa chaussée, et ses hautes maisons à trois ou quatre étages, elle ne payait pas de mine. Elle attirait pourtant les artistes, qui, à leurs débuts, trouvaient au fond des cours ou sous les toits des locaux à des prix raisonnables.

Ainsi Eugène Delacroix, qui au début de 1836 avait installé son atelier 19 rue des Marais (l'actuelle rue Visconti), y ouvrit-il un cours d'élèves au dernier étage d'un bâtiment qui s'élevait au fond de la cour d'un marbrier¹. Une étude topographique précise² a émis l'hypothèse que c'est de l'une des fenêtres de ce local qu'il a peint une aquarelle et un tableau intitulés *Vue de Saint-Sulpice par ciel d'orage, avec en arrière-plan le Panthéon*. Elle a également permis de déterminer que ce bâtiment se situait probablement au début de la rue, là où se trouve aujourd'hui le carrefour des rues du Four, de Rennes et Madame.



La rue Neuve-Guillemyn prise de la rue du Vieux-Colombier, juste avant les démolitions en 1867. Photo C. Marville. Doc. Vergue

Ses élèves cherchaient à se loger alentour. Les Archives des musées nationaux conservent un « Registre des cartes d'études délivrées aux élèves » du peintre. Deux d'entre eux avaient élu domicile au n°15 de la rue, Charles Roehn et Victor Montmignot, le premier de 1842 à 1849, le second moins longtemps autour de 1846.

La rue accueillait aussi nombre d'artisans et de petits commerçants. Les Almanachs du Commerce de l'époque fournissent d'utiles indications à ce sujet. Au moment de la démolition, on y recensait au n°3 un

relier, au n°7 un chaudronnier, au n°9 un fabricant (ou négociant) de « mouvements de précision pour le dessin », au n° 12 une mercière, au n°13 un marchand de vins et un menuisier, au n°14 deux épiciers, au n°15 un commissionnaire en farines, au n°19 un serrurier et au n°24 un hôtel meublé (en 1867 c'était l'hôtel du Globe) et un limonadier, sans doute installé au rez-de-chaussée de la maison. Certains y étaient installés depuis longtemps, en ayant ou non changé de titulaires. Il y en avait eu davantage en 1856, où on trouvait au n°5 un marchand de meubles, un déménageur et un glaceur (métier consistant à glacer un tissu ou un papier), au n°17 un ébéniste et un crémier, au n°18 deux peintres, au n°22 un limonadier et au n°24 un menuisier.



L'hôtel du Globe au 24, et l'enseigne du serrurier du 19. Agrandissements de l'image précédente.

Le 4 octobre 1863 décédait en sa demeure 9 rue Neuve-Guillemain un certain Louis Thomas, menuisier de son état, âgé de 36 ans. Un certain mystère entoure ce personnage. Si les Almanachs du Commerce ne mentionnent pas de Thomas dans les métiers du bois à cette adresse, du moins y trouve-t-on un ébéniste (Bricourt en 1853, Quéveau en 1856). On relève en revanche en 1862 la présence d'un Thomas, sans précision du prénom, exerçant 5 rue de Seine le métier de doreur sur bois. D'autre part, le Maitron, précieux *Dictionnaire biographique du mouvement social et du mouvement ouvrier* consultable sur internet, présente une fiche sur Louis Charles Thomas, doreur sur bois, qui demeurait en 1848 à Paris, 9 rue Neuve-Guillemain. Il s'agit vraisemblablement de la même personne, qui travaillait à un endroit et habitait à un autre. Il avait milité dans les mouvements révolutionnaires de 1848, notamment en mars comme secrétaire du *Club de l'Union*, puis en septembre comme vice-président du *Club Saint-Antoine*, plus radical. Celui lui valut plusieurs condamnations : en Correctionnelle, le 14 décembre, à huit jours de prison pour voies de fait sur un individu à la suite d'une altercation survenue en septembre sur fond de campagne électorale, et aux Assises à 200 francs d'amende et 2 ans d'interdiction de droits civiques pour attaques verbales contre l'Assemblée nationale lors de plusieurs réunions des clubs qu'il fréquentait. Cette dernière condamnation fut néanmoins annulée en appel le 30 décembre. Il mourut à son domicile le 5 octobre 1863, âgé de seulement 36 ans³.

Au début du IInd Empire, cette rue vit aussi les débuts d'un jeune ingénieur, Édouard Hardy. Né le 29 janvier 1831 au 4 de la rue des Deux-Portes, petite voie reliant la rue de la Harpe à la rue Hautefeuille (dont la moitié a été engloutie par la percée du boulevard Saint-Michel), il obtint le diplôme de l'École centrale des Arts et Manufactures. Il installa au n°13 de la rue Neuve-Guillemain un atelier de construction d'instruments scientifiques, tels que baromètres, thermomètres, anémomètres. En 1861 la perspective de démolition de cet îlot urbain le conduisit à transférer son atelier au n°21 de la rue de Sèvres⁴. Vu l'aspect de cette vieille maison du 18^{ème} siècle, il est permis de douter de l'exactitude de cette localisation. Peut-être s'agit-il plutôt du n° 23, qui

disparut dans la saignée du boulevard Raspail, ce qui expliquerait le nouveau déménagement intervenu en 1871 vers le 6 de l'avenue de La Motte-Picquet. Il construisit et présenta à l'exposition universelle de 1878 sur le Champ-de-Mars une adaptation du phonographe d'Edison. Sa notoriété s'accrut et lui valut en 1881 de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Il mourut à Dreux en 1899.

Plusieurs de ses maisons avaient été déclarées « bien national » sous la Révolution. *Le Journal de Paris* signale dans son supplément au numéro du 28 décembre 1790 l'adjudication, dans la semaine du 11 au 18 décembre, pour 8 925 livres, d'une maison rue Neuve-Guillemin. Dans une lettre à l'Assemblée nationale datée du 30 décembre 1790, le maire de Paris, Sylvain Bailly, rend compte de l'opération en ces termes : « La municipalité a fait, les 10 et 17 de ce mois, l'adjudication de six maisons nationales situées, la première rue Neuve-Guillemin, louée 730 livres, estimée 8 925 livres, adjugée 13 700 livres ... ». Une deuxième vente a lieu au printemps : dans son numéro du 23 mars 1791, le *Moniteur Universel* rapporte que « le jeudi 24 mars 1791, il sera, à la requête du procureur de la Commune, à la publication, réception des enchères et adjudication d'une maison et dépendances rue Neuve-Guillemin, faubourg Saint-Germain, estimée 22 531 livres ».

À qui avaient appartenu ces maisons ? Dans son *Inventaire des biens nationaux* établi en 1904 et conservé aux Archives nationales, Lucien Lazare mentionne « une maison rue Neuve-Guillemin ou de la Corne », appartenant aux religieuses de Notre-Dame-de-la-Miséricorde. Les ventes en question portaient donc sur des dépendances de cette communauté établie à deux pas, le long des nos 4 et 6 de la rue du Vieux-Colombier.



Plan de Turgot, 1734, le couvent est surligné en rouge. Doc. Christian Chevalier.

La rue Beurrière

À quelques dizaines de mètres seulement à l'ouest de la précédente courait la rue Beurrière, en tous points comparable, jusqu'à son léger coude. Elle commençait au niveau du n°40 de la rue du Four et se terminait rue du Vieux-Colombier à l'aplomb du n°13. D'après Charles Lefeuvre⁵, elle aurait tenu son nom des « étalages de marchandes de crème battue dont elle s'encombrait ». L'explication est plaisante mais contestée par Adolphe Berty⁶ dans sa très documentée *Topographie historique du Vieux Paris*, pour qui le nom viendrait d'un maître maçon établi à cet endroit, Richard Beuryer. La « maison du Beuryer » aurait donné naissance à la « rue du Beuryer » devenue par déformation, rue du Beurier, d'abord avec un seul « r », puis avec deux, avant de se transformer en « Beurrière ». Pour différentes qu'elles soient, les deux versions sont recevables et contiennent sans doute leur part de vérité. Elle s'était appelée auparavant, et jusqu'au milieu du 18^{ème} siècle, rue de la Petit-Corne, par analogie avec sa voisine, comme en témoignent en 1652 le plan de Jacques Gomboust ou en 1734 celui de Turgot. Dès 1714 pourtant, Jean de la Caille la dénommait Beurrière sur son plan de Paris, montant qu'à l'époque on n'était pas encore très rigoureux dans l'appellation des rues. Son origine était très ancienne, bien antérieure à celle de sa voisine Neuve-Guillemain qui, de ce fait, méritait bien son nom. Elle existait déjà au 13^{ème} siècle, plusieurs fois désignée comme ruelle de Cassel parce qu'elle menait à l'hôtel du même nom, situé quelque part au niveau du début de la rue Cassette (dont le nom est une déformation de Cassel).

Hormis les marchandes de crème battues, la principale activité qui s'y exerçait était celle qui, à en croire aussi Charles Lefeuvre, apparemment bien renseigné, permettait aux messieurs « d'éviter la sujétion d'avoir une femme et des enfants à soi ». Il s'agissait, on l'a compris, de la prostitution, qui monnayait ses services aux nos 3, 11 et 21. À l'époque les numéros des maisons closes étaient peints sur des plaques de grand format, de manière à bien les signaler aux passants.



La rue Beurrière prise de la rue du Vieux-Colombier en 1867, juste avant les démolitions en 1867. Photo C. Marville. Doc. Vergue.

Le photographe Charles Marville, qui mérite la reconnaissance des historiens et amoureux du vieux Paris pour avoir pris des clichés des quartiers anciens de la capitale promis à la pioche des travaux haussmanniens, en a laissé deux de la rue Beurrière, pris à chacune de ses extrémités. On y voit les numéros 11 et 21, peints sur des rectangles blancs au-dessus d'une porte basse. Les élèves de Delacroix, venus de la rue voisine, connaissaient probablement bien les lieux ...

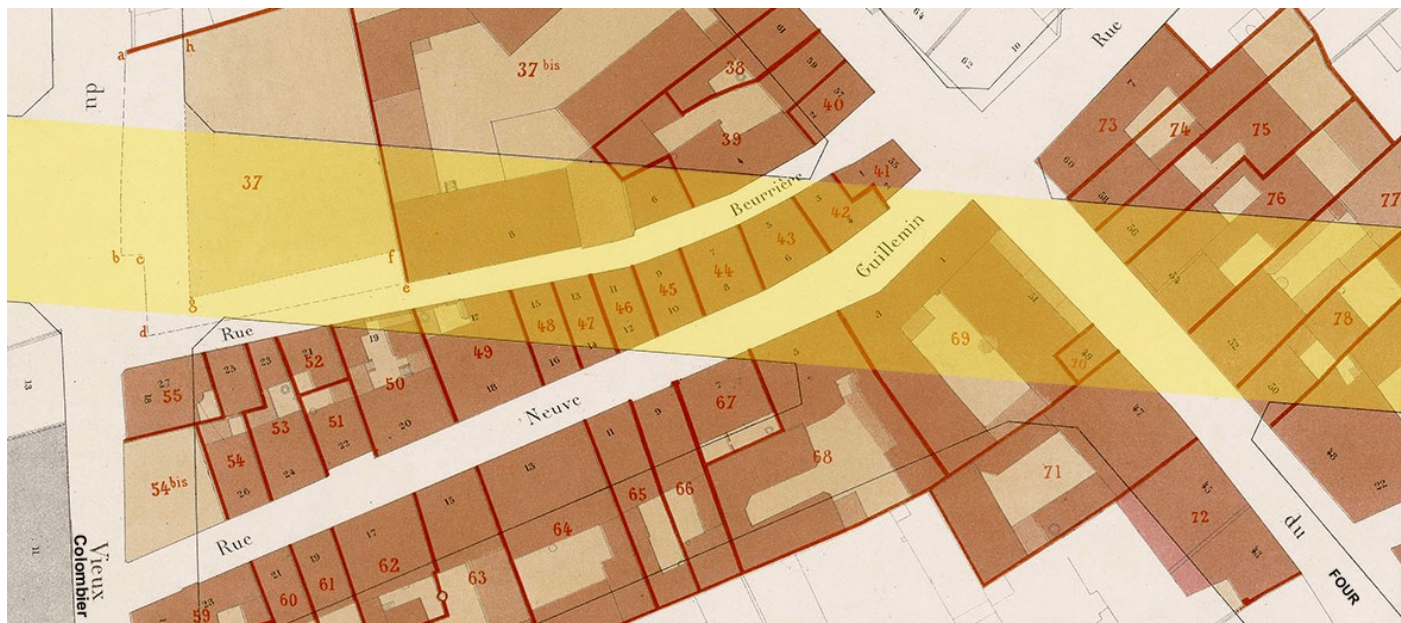


La rue Beurrière prise de la rue du Four en 1867, juste avant les démolitions en 1867, avec un agrandissement de la porte du 11, grand numéro. Photo C. Marville. Doc. Vergue

Au n°4 se trouvait un lavoir public. L'Almanach du Commerce de Paris pour l'année 1853 le mentionne avec comme titulaire un certain Limousin. Lefeuve, lui, parle d'un sieur Evette. En 1866 on ne mentionne plus le nom de l'exploitant. Le voisinage lui assurait sans doute une clientèle régulière. De 1856 à 1866 la vitrine de la boulangerie du sieur J. Tixier, au n°27, mettait l'eau à la bouche des passants, venant des maisons voisines et des habitants de la rue du Vieux-Colombier toute proche.

La disparition de la rue Beurrière ne dut pas laisser trop de regrets aux habitants du quartier. Lefeuve écrit que « les peureux ne s'engagent dans cette venelle que boutonnés jusqu'au menton, et les délicats ont beau prendre la précaution d'y marcher au milieu, il leur arrive encore de se gratter ».

Telles fut l'histoire de ces deux petites rues dont la suppression fut déclarée d'utilité publique par un décret du 28 juillet 1866 relatif à la rue de Rennes prolongée et ses abords.



Ouverture de la rue de Rennes, c. 1867. Plan des expropriations, A. Janson. Doc. Vergue.
Surlignée en jaune, la future rue de Rennes. Le nord est à droite. Document Vergue.

Jean-Pierre Duquesne

Illustrations : Christian Chevalier

- 1 Charles Saunier, *Les domiciles d'Eugène Delacroix*, Bulletin de la Société historique du 6^{ème} arrondissement de Paris, Année 1929, tome XXX.
- 2 Christian Chevalier, *Delacroix, les tours de Saint-Sulpice : mais où se cache donc l'artiste ?*, site Internet de la Société historique du 6^{ème} arrondissement (<https://www.sh6e.com/activites/histoire-du-6eme/les-personnalites>).
- 3 Archives de Paris, état-civil en ligne.
- 4 Site internet PHONORAMA.
- 5 Charles Lefeuve, *Histoire de Paris, rue par rue, maison par maison*, Lefeuve, tome 1, 1875.
- 6 Adolphe Berté, *Topographie historique du Vieux Paris*, Paris, Imprimerie nationale, 1876.